

non... son cœur est saturé d'amertume, ses yeux sont gonflés de larmes, son désespoir est profond...

Pauvre sacrifiée...

L'autre, petite ouvrière, riche de sa beauté et de ses dix doigts, modeste de goûts et d'apparence, sans luxe et sans noblesse, remercie avec reconnaissance Dieu qui a exaucé le plus cher de ses vœux !

Heureuse enfant.

IV

Pourquoi cette anomalie si grande entre ces deux jeunes filles ? Ne méritent-elles pas l'une comme l'autre le bonheur ? La première par sa résignation et son sacrifice, la seconde par son travail et son énergie ?

Et cependant, l'une, malgré sa richesse, est désespérée, l'autre malgré sa pauvreté est heureuse !

N'est-il pas vrai de dire que " Les desseins de Dieu sont impénétrables ? "

J.-B.-H. BÉNARD.

Ottawa, 1898.

L'AMATEUR DE RUBANS

Pierre ou Tipère était le fils unique d'un paysan à l'aise qui, pour son gars, durant quatre ans, avait fourni mensuellement son écu d'argent et annuellement sa corde de bois à l'institutrice de son village, afin d'en faire un cavalier capable de lire et d'écrire. Le brave père avait lieu de se réjouir du résultat de ses espérances. Pierre devenait un jeune homme qui n'était pas mal du tout. Petit de taille, largement trapu, on l'appelait pour cela Tipère. Sa figure ronde aux joues rouges et rebondies s'éclairait de ses yeux noirs, pétillants dans leurs orbites ; ses cheveux bruns se bouclaient sur son front. Quand il riait de son franc rire, le luron laissait voir ses solides palettes qui semblaient défier les dentistes. Assez élégant dans sa courte longueur, il se mouvait comme un pantin en marchant, surtout lorsque sa galanterie le poussait aux côtés d'une jeune fille, ce qui arrivait très fréquemment. En un mot, Pierre était ragoûtant pour les paysannes, qui devenaient folle de travailler à lui plaire, afin d'entrer en possession de la bague de fiançailles que son père lui avait achetée dans une promenade à Montréal.

C'est que Pierre était difficile à satisfaire. Comment ? La beauté, il ne la prisait pas très haut, la mine lui importait peu, de l'esprit, il en trouvait à toutes les filles de son temps. Mais comment donc ? — Pierre était grand amateur de rubans.

Ces demoiselles le savaient. Aussi apparaissaient-elles aux soirées assez nombreuses, comme le dimanche à la grand'messe, tout enrubannées de rouge, orangé, jaune, vert, bleu, indigo, violet, essaims rayonnants comme l'iris. Elles se paraient suivant le moyen de leurs parents qui convoitaient aussi Pierre, le meilleur parti de la paroisse, car il avait deux belles fermes sous les pieds, bien qu'obligé de payer pension au père et à la mère.

Au sortir de l'office divin, vers celle qui portait à son cou, ou dans ses cheveux, les plus belles boucles, on voyait se diriger infailliblement l'amoureux. C'était un signe indubitable. Après avoir vaincu toutes ses rivales, celle qui possédait la bague pouvait trembler, certaine qu'elle lui était ravie. Et de fait, le soir, le bijou passait du doigt d'Elmire dans celui de Julie, pour en orner ensuite la main de Marie et *tutti quanti*.

Il y avait bal chez Pierre même ce soir-là. Corsées dans leurs planches de bois taillées par le menuisier du village, les jeunes filles étaient encore pimpantes dans leurs robes de mousseline un peu courtes qui laissaient voir leurs souliers luisants et leurs jambes carrelées de jarrettières roses sur bas blancs. Le grand peigne de corne trônait dans leur chevelure ; des boucles de mille couleurs et de toutes dimensions resplendissaient au corsage, aux épaules. Angélique, qui mettait sa main sur sa joue afin de mieux montrer la bague de Pierre, dans son attrayante toilette, était tout à fait joyeuse d'aller danser dans la demeure de son fiancé, se promettant de soutenir victorieusement la lutte.

Denise, la fille de Jean-Baptiste, le richard, qui,

autre sa ferme sur le bord du Saint-Laurent, avait acquis un lopin de terre à bois à Saint-Thomas, et gardait cent piastres sous la pierre de son foyer pour entreprendre de faire sauter les rapides aux cages le printemps suivant, la grande et blonde Denise y assistait. Deux années de couvent lui donnaient un air de distinction.

Sa robe bleu pâle s'émaillait d'étoiles de ruban vieil or, un ceinturon de soie gris, comme un léger nuage, s'enroulait élégamment autour de sa taille élancée. Une rosace brillante comme Phébé ornait son cou. On eût dit une douce nuit d'été.

C'était splendide ! C'est qu'en ces temps, quoique l'on fût obligé de se rendre à Montréal en voiture, avec de l'argent, comme aujourd'hui, on avait de fort jolies choses.

Tous les invités étaient arrivés.

On vit Pierre dans ses plus beaux habits, cravate blanche, tousser, se moucher, faire le tour de l'assemblée, aviser Mlle Denise, l'entraîner dans les tourbillons de la danse, à la fin de la soirée la conduire à la table de rafraîchissement, et la doter avant son départ de la bague qu'il venait de ravir à Angélique confuse, en présence de toutes ses compagnes aussi désappointées...

Comme il ne rencontra aucune autre femme mieux enrubannée il convola avec elle au bout de deux mois, après Pâques. Des flots de rubans ornaient les oreilles des chevaux, des banderoles flottaient aux quatre coins de la calèche, et la mariée n'était qu'une pièce de rubans.

Les yeux de Pierre étaient satisfaits, mais son cœur le fut-il ?

Vingustin Tellis.

LE MEDECIN

A. M. Evariste B., E. E. M., Québec.

Quand Dieu fit l'homme à son image et à sa ressemblance, il le créa exempt de la souffrance. Adam et Eve, par leur grave désobéissance, brisèrent en un instant cet édifice de bonheur, que leur Créateur leur avait fait si complet, et d'après les paroles de Dieu lui-même, ils furent soumis à mille misères, aux douleurs morales et physiques.

Mais le Seigneur, qui ne voulait que le bonheur de sa créature, permit que chaque souffrance eût son remède. Pour les maladies de l'âme, il institua le sacerdoce. Le ministre de Dieu, en indiquant le ciel, met un baume divin sur les plaies de l'âme blessée, et

répand la semence des saintes vertus chrétiennes. Qui de nous n'a pas eu, une heure en sa vie, la consolation de trouver près d'un prêtre la guérison de son âme malade ? C'est alors que l'on comprend la grandeur de la bonté divine.

Dieu a aussi donné à l'humanité déchue et souffrante, un homme qui passe sa vie à se dévouer pour le soulagement de ses semblables.

Voyez ce jeune adolescent : il sent déjà s'éveiller au plus intime de son être une secrète admiration pour cette vocation belle entre toutes. Avec quelle ardeur il se livre à l'étude, afin de conquérir le brevet qui lui donne son entrée à l'Université où, pendant quatre longues années, il se dévouera aux fatigantes études de la science d'Esculape. Certes, il aurait bien pu choisir une autre carrière, plusieurs voies s'ouvrent devant lui. Pourquoi n'entrerait-il pas au barreau, où il s'illustrerait par son savoir, se couvrirait de lauriers par son éloquence ? N'est-elle pas brillante, la science de Thémis ? Mais il ne recherche pas les richesses, il ne se laisse éblouir par aucun éclat de la gloire.

Pendant ses années d'études, de combien de plaisirs ne se prive-t-il pas, plaisirs innocents, c'est vrai, mais qui lui feraient perdre un temps précieux. Après ses travaux excessifs, sa récompense est son diplôme, qui lui permettra de suivre le chemin que son bon cœur lui a tracé, c'est-à-dire la route qui conduit vers les souffrants.

Maintenant, voyez-le toujours prêt à l'appel, nuit et jour, par tous les temps, par les froids les plus rigoureux, les chaleurs les plus accablantes. Voyez-le voler à des distances éloignées, oubliant même de prendre quelque nourriture. Avec quelle attention il considère son patient, avec quelle douceur il l'interroge, avec quelle sollicitude il recueille chaque détail qui pourrait lui être de quelque utilité, soit pour connaître le mal, soit pour le combattre.

De quelle joie il sent battre son cœur lorsque par ses soins empressés, il a rendu un fils à son père, et la mère à l'enfant ; avait-il entendu les sanglots des pauvres petits enfants se croyant déjà orphelins ? Sans y être appelé, il se dirige vers l'humble chaumière où souffre un malade pauvre et honteux : il s'informe, et, avec les remèdes qui lui permettront de revenir à la santé, il lui porte les aliments dont ce pauvre a le plus pressant besoin. Durant les épidémies, voyez-vous cet homme à l'air si doux, qui semble ne plus se souvenir de lui ? Il vole au plus fort du danger, chercher à découvrir les moyens d'entraver le fléau terrible, ne regarde à aucune peine, prodigue ses avis pour les précautions hygiéniques, enfin montre le plus héroïque dévouement.

Cet homme, vous l'avez deviné, c'est le médecin.

Dans la pratique de son saint ministère, pénétré du salut des âmes de ses malades, reconnaissant l'impuis-

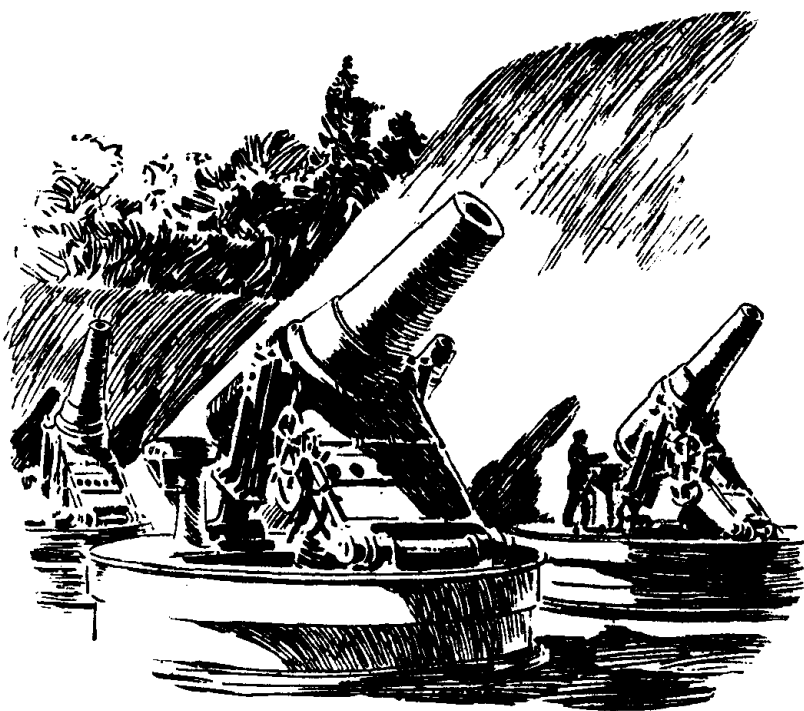
sance de ses remèdes, avec des paroles vraiment touchantes il instruit son patient de la gravité de son état, lui conseille pieusement d'avoir recours au ministère du prêtre, de recevoir les sacrements qui le reconcilieront avec son Dieu et l'aideront à souffrir patiemment, et peut-être même le ramèneront à la vie.

Oh ! oui, le médecin est grand devant les hommes. Et que de mérites il a devant Dieu !

Après avoir aussi dignement parcouru l'arène de cette vie, avec quelle paix il franchit le seuil de la patrie : Dieu, qui se souvient du dévouement que cette âme a prodigué à ses frères, le bénit avec joie et le reçoit dans le séjour de la gloire.

GILBERTE.

Québec, 1898.



LES NOUVEAUX CANONS DANS LES FORTS DE NEW-YORK